

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 561—SAMEDI, 2 FEVRIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE SINO-JAPONAISE.—TRAIN DES ÉQUIPAGES BATAILLE DE KOSAN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 FEVRIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*.—Bibliographie.—La légende napoléonienne (avec gravure), par Jean des Erables.—Bataille du 26 octobre 1813 (avec plan), par Benjamin Sulte.—Question historique, par M. Dufaut.—Nouvelle inédite : Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy.—Poésie : A mon filleul, par François Asselin.—La colonie italienne à Montréal.—Dégradation du capitaine Dreyfus.—La prise de Ghéok-Tepe.—Nouvelles à la main.—Poésie : Photographies.—Le coin des enfants : Un héros de douze ans ; La patte de dinde.—Le jeu de dames.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : La guerre Sino-Japonaise : Train des équipages ; Bataille de Kusan.—Dégradation du capitaine Dreyfus : La parade d'exécution dans la cour de l'Ecole militaire.—Plan de la bataille de Châteauguay.—Portraits : Les RR. PP. Augustin et Léonardo.—Presbytère de Saint-Grégoire.—Tramway électrique sur le chemin du Sault-au-Récollet.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

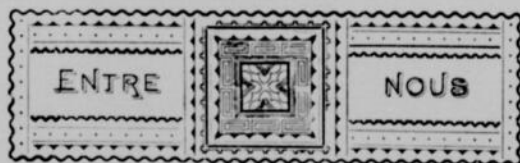
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT VINGT-HUITIÈME TIRAGE

Le cent vingt-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 2 FEVRIER, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Un journal de Montréal disait dernièrement que, parmi les sans travail assemblés l'autre jour devant l'hôtel de ville, se trouvaient beaucoup d'anciens cultivateurs qui avaient abandonné leurs terres pour venir végéter dans notre cité.

Le fait est malheureusement trop vrai et notre pays n'échappe

pas plus que les autres à cet encombrement des villes aux dépens de la campagne.

Un jour, nous dit un écrivain français, à Angoulême, trois paysans, le père, un jeune homme et une jeune fille, entrent chez un horloger. Ils veulent une montre pas chère, mais garantie.

Or, les montres qu'on garantit sont d'un prix assez élevé, les autres sont bon marché, mais non garanties, mais le père n'en veut pas.

—C'est trop cher au prix où nous y adons le blé, nous ne nous y retrouverions pas. Mieux vaut attendre.

Le jeune homme et la jeune fille se taisent, mais il est visible qu'ils ont le cœur gros et que cette montre, ils l'ont depuis longtemps désirée, convoitée.

Ils vont s'éloigner, mais d'un coin du magasin sort un nouveau personnage qui s'approche du groupe.

—Vraiment, vous ne pouvez acheter cette montre ? Vous gagnez donc bien peu ?

—Oui, monsieur, les paysans ne sont pas riches par le temps qui court.

—Eh bien ! vous aurez votre montre. Promettez-moi, vous et votre fils, de ne jamais abandonner la campagne pour la ville et de toujours cultiver la terre. Si vous me le promettez, je vous offre la montre, moi, et je m'en rapporte à votre parole.

Le marché est conclu. L'acheteur sort sans attendre de remerciements.

Cet acheteur était Déroulède.

* * L'auteur des *Chants du soldat* avait raison ; il savait que le bon cultivateur fait un bon citoyen, un bon soldat, un patriote.

Il savait bien que ce n'est pas le cultivateur qu'on trouve derrière les barricades, ni dans les clubs louches où l'on bave contre les lois, les gouvernants et la société toute entière.

Maître après Dieu sur sa terre, comme un capitaine sur son navire, le cultivateur courageux ne compte pour vivre que sur ses bras et le ciel, et n'attend pas de *sauveur* politique qui lui promette plus de beurre que de pain.

Il n'est le serviteur de personne, il commande.

Comme d'autres, il a ses peines et ses épreuves ; parfois la moisson manque ou à peu près, mais il sait que le calme et les jours de soleil succèdent aux vents d'orage ; il espère, et, comme il aime profondément sa terre, de cet amour obstiné de paysan honnête, il reprend courage et travaille avec plus d'acharnement.

Rien n'épuise la terre, a dit Fénelon, plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale.

* * J'ai connu il y a quelque dix ans, un jeune cultivateur, Jean Michel, de Saint-Alphange,—ne cherchez pas sur la carte, vous ne trouveriez pas—dans le nord, près du pays du bon curé Labelle, et ce qui lui arriva vaut la peine d'être conté.

Jean n'était pas riche, il avait une terre que son père avait à moitié défrichée, au prix de bien des sueurs, mais le vieillard avait commencé ce travail dans un âge relativement avancé et avait été emporté, à la suite d'un accident.

Son fils pouvait vivre là, en travaillant dur et continuer l'œuvre du père, mais Jean qui avait reçu un quart d'instruction, se croyait appelé à d'autres destinées que celle du cultivateur. Il trouvait que la terre était bien basse et qu'il fallait trop se baisser pour la travailler. Il faisait des projets sans nombre et quand, vers le soir le soleil lançait ses dernières flèches d'or sur les bois et les coteaux, ce n'était pas le splendide spectacle qu'il avait sous les yeux

qu'il voyait, mais bien la ville lointaine, Montréal, où il était allé deux fois et dont le souvenir le poursuivait l'enfièvre toujours, depuis lors.

Jean aimait cependant une jeune fille de la paroisse, qui n'était pas insensible aux orillades du beau voisin, et celui-ci aurait depuis longtemps quitté le clocher natal, sans cet amour secret.

Quand ils se rencontraient Jean disait ses projets à Rose,—elle se nommait ainsi et l'églantine eut été jalouse de ses fraîches couleurs—il parlait longuement de la ville et ne cachait guère son dégoût pour le travail de la terre.

Rose ne discutait pas, elle avait peu de goût pour la controverse et se contentait de dire d'un ton très doux mais très convaincu : "j'aime la terre."

Un soir de fin mai, en sortant du mois de Marie, Jean qui cherchait Rose, vint à elle lui demanda la permission de la reconduire chez son père à la "maison rouge" et tous deux s'engagèrent dans le chemin qui conduisait à la maison de la bien-aimée.

Ces soirées de mai sont admirables dans notre beau Canada et je crois que nulle part on ne sent aussi profondément l'impression de bien-être, de soulagement, je dirais presque, de bonheur que l'on éprouve ici, à l'arrivée du printemps.

C'est que l'hiver a été si long, la nappe blanche qui couvrait la plaine est restée si longtemps étendue, les squelettes des arbres se sont balancés tristement depuis tant de mois, et le changement de décor est si subit qu'il semble qu'une fée bienfaisante a touché tout à coup la campagne toute entière de sa baguette féconde.

Ce soir là surtout était ravissant.

La brumante arrivait à peine, car dans ces jours le soleil a l'air de ne se coucher qu'à regret, et paraît vouloir rester plus longtemps au-dessus de l'horizon pour contempler son œuvre et sourire aux amoureux dont il met le cœur en joie.

Sur le bord du chemin, les renoncules dorées, les sanguinaires et les lys de la vallée aux corolles blanches semblaient dire tout bas leur prière du soir ; au-dessus d'elles, les senelliers et les cerisiers sauvages étalaient leurs grappes de fleurs étoilées, pendant que les grives, les mésanges et toute la gent ailée lançaient une dernière note dans l'air embaumé avant de se cacher la tête sous l'aile.

Et puis, il montait d'en bas cette bonne odeur de terre que l'on respire avec tant de plaisir, quand on en a été privé si longtemps.

Toute cette poésie grisante, les parfums et l'éclat de cette belle nature, jeune et fraîche épousée qui s'offre chaque printemps aux caresses du soleil immortel, tout cela semblait parler d'amour aux deux jeunes promeneurs absorbés par leurs pensées et émus des idées qui germent dans les têtes de vingt ans.

Jean se décida à parler.

Ce qu'il dit, vous le savez, vous qui avez entendu murmurer à votre oreille ces mots si doux et si étranges, qu'on les croirait empruntés à une langue nouvelle et que l'on n'entend qu'une fois dans sa vie.

Jean parla longtemps, comptant sur un aveu, il rappela les jours d'enfance, les jeux d'autrefois, les premières rencontres, les craintes et les espérances des derniers temps...

—Jean, si je consentais à devenir ta femme, abandonnerais-tu ta terre ? Voudrais-tu vivre à la ville ?

Le jeune homme s'arrêta, étonné, étourdi comme s'il avait reçu un coup à la tête. La question était nettement posée, il fallait y répondre. Son avenir allait se décider.

—Mais... mais... balbutia-t-il, tu sais, tu connais mes idées... Oh ! ma Rose, si tu savais

comme nous serions heureux là-bas, à Montréal.

—Écoute moi bien, Jean, jamais je n'irai vivre à la ville. J'aime la terre, je ne puis être ta femme. Me voici arrivée, adieu, Jean, et Dieu veuille que tu ne te repentes jamais de la décision que tu as prise.

Six mois sont passés depuis le soir où Rose et son amoureux remontaient le chemin de la "maison rouge"; Jean est marié; il a épousé Marie la Rousse, évaporée de seize printemps qui rêvasse plus qu'elle ne pense à soigner le linge de ses petits frères.

Elle a toujours pensé à se marier avec un jeune homme de la ville; Jean fait son affaire puisqu'il va demeurer à Montréal.

La terre est vendue, pas cher, bien sûr. Il a tout vendu, la ferme et la maigre moisson qu'il a faite, résultat d'un mauvais travail exécuté avec un mauvais vouloir.

L'automne va finir, et les jeunes mariés quittent sans regret la terre qui va dormir pendant plusieurs mois.

Et cependant cette époque de l'année a encore son attrait :

Donne fin de saison, douce fin de journée !
Les choses qui s'en vont ont des charmes puissants,
Et par ce froid hiver, belle nuit de l'année,
Le sommeil de la terre a de muets accents
Malgré les arbres morts et les oiseaux absents !

Après quelques jours de plaisir, de promenades dans la ville, de molle paresse, on songe au travail, car il faut travailler, à Montréal comme ailleurs.

Jean cherche, interroge, demande conseil, mais quand on apprend qu'il a vendu sa ferme et ses champs, les hommes sages lui jettent un singulier regard qui veut dire bien des choses qu'il ne peut pas encore comprendre.

Il se décide enfin à acheter une petite épicerie, à l'encoignure de deux rues étroites du faubourg, et le voilà installé au milieu de ses marchandises qui jettent dans le petit magasin une fade odeur de méla-se, de savon, de pommes et de légumes, cette odeur qui donne des nausées, faute de ventilation convenable.

Jean, persuadé qu'il va faire fortune, prend un commis qui voit à quel espèce de patron il a affaire et qui ne se gêne guère pour prendre ses aises.

Et puis, que vous dirai-je, c'est l'histoire commune à plusieurs qui ont commis la même erreur que notre ami; on se soutient cabincaba pendant deux ans, puis les billets sont protestés, le crédit arrêté, la demande de cession.

Tout est mangé, disparu, dissipé. Du produit de la terre il ne reste que le souvenir, souvenir amer qui hante les nuits sans sommeil de l'ex-cultivateur.

Rose est mariée aussi, elle a choisi un jeune et robuste habitant de la paroisse, qui travaille dur et ferme, habilement secondé par sa jolie femme qu'il adore et qui, vraiment, devient de plus en plus charmante, embellie par la maternité qui a béni cette union. Maîtresse dans son petit domaine, Rose a l'œil à tout, la maison est tenue avec cet ordre et cette propreté qui font l'orgueil des bonnes ménagères canadiennes, et c'est plaisir que de la voir dans ce milieu qui sent le bonheur.

Elle aime toujours, de plus en plus, la terre, cette bonne terre qui nourrit tout, bêtes et gens.

Un jour d'été, Jean est venu à Saint-Alphonse—il y avait cinq ans qu'il n'avait reparu au village—il est venu, poussé par ce sentiment qui dort toujours au fond du cœur, l'amour du lieu de naissance, et ce n'est pas sans une profonde émotion qu'il revit la paroisse où il avait passé tant de bonnes années.

Comme on faisait les foins, le village était désert, tout le monde était aux champs, sauf

les trop vieux et les trop jeunes, et quelques femmes retenues à la maison par les tout petits.

Après avoir causé avec les anciens et fait des caresses aux enfants, Jean entra à l'auberge, paya une ou deux traites, en accepta autant, et, le cœur allégé des soucis de la ville, remonta le chemin de la maison rouge, près de laquelle se trouvait la ferme de Rose.

Oh ! ce chemin de la maison rouge ! Qu'il est changé et comme il est le même.

Les senelliers et les cerisiers sauvages n'ont plus de fleurs comme au soir d'autrefois, les fleurs fécondées se sont transformées en petites graines qui seront, plus tard, des fruits; les renouées dorées sont encore là, car la plante est robuste, mais les lys de la vallée et les sanguinaires ont disparu dans les herbes hautes, la violette est montée à graine, tout est fort, vigoureux dans la campagne fertile, on s'attend à une belle récolte.

Et, les bras ballants, la tête un peu lourde, il va voir l'amie d'enfance, celle qu'il aurait pu avoir comme compagne, n'eût été cette fâcheuse folie d'aller vivre à la ville.

Au détour de la route qui mène au premier rang, les voici qui s'avancent :

Pierre, le mari, portant l'ainé sur son épaule, Rose qui le suit, la petite Lili dans ses bras, et tous, gais, joyeux, contents de la journée bien faite, chantant comme jadis, au temps où l'on ne pensait ni au présent, ni à l'avenir, ce joyeux refrain de la vieille France :

Pour un bouquet de roses
Que je lui ai refusé
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.

Ce chant si gai, si vieux, si jeune, si français de l'ancienne patrie et de la Nouvelle-France, ce chant modulé par des voix si fraîches et accompagné des voix grêles des enfants, cette souvenance du bonheur perdu remua Jean, plus que tous les reproches possibles, et lui fit l'effet d'un remords, du souvenir d'une mauvaise action.

Il se cacha vivement derrière une haie, et la famille heureuse passa devant lui.

Qu'elle était jolie, Rose, au teint balé et plein de santé robuste, qu'elle était belle, la forte et gracieuse petite maman.

Jean repartit le soir même. Il avait compris.

Il n'avait que trop compris, car, revenant le lendemain à la ville, il n'eut pas le cœur d'en prendre son parti, n'essaya pas de refaire sa vie gâtée, rudoya sa femme et son cheval.

Il avait un cheval, en effet, puisque l'épicerie vendue, il était devenu cocher, à gages, buvant sec et s'abrutissant de jour en jour.

La famille ne souffrait pas trop, cependant. Il avait trois enfants, puisque cette graine là pousse à la ville comme aux champs, et on tâchait de s'en tirer tant bien que mal.

Si le mari n'était pas trop aimable, Marie la Rousse le lui rendait bien, et le ménage n'allait pas du tout.

Et voici, qu'un beau matin, la compagnie des tramways commence ses affaires, les tramways électriques qui transportent les voyageurs pour cinq cents, pour un trajet payé autrefois aux cochers quarante ou cinquante cents.

Jean fut renvoyé. Il alla plus souvent chez l'hôtelier du coin, se grisa plus encore qu'autrefois, fit tous les métiers, journalier, pelleleur de neige, terrassier, etc., etc.

L'autre jour, il était devant l'hôtel-de-ville et criait plus fort que les autres, m'a-t-on dit. Pauvre Jean ! Heureuse Rose !

*** Je voudrais avoir un mot gai de la fin, je n'en trouve pas d'autre que celui de souhaiter à Rose tout le bonheur auquel elle a droit.

Rose, aime toujours la terre !

LÉON LEDIEU.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Moreau, de Saint-Hyacinthe, a célébré le dix-neuvième anniversaire de son sacre comme évêque de Saint-Hyacinthe.

M. G.-A. Girard, député de Rouville, a acheté, à Sainte-Anne, un terrain mesurant 261 pieds carrés, pour y construire un cyclorama sur le plan de celui de Montréal.

M. l'abbé J.-Bte Morin, curé de Morinville, T.N.O., va à Ottawa demander \$100 pour chacune des deux cents familles de nouveaux colons qu'il doit aller chercher dans le Nébraska.

Nous accusons réception d'un exemplaire de l'*Almanach Canadien* Copp, Clark & Co., pour 1895. Imprimé par MM. Warner & Co., de Londres, Angleterre, qui sont maintenant les seuls propriétaires du "Warner's & Safe Cure." Cet almanach renferme de précieux renseignements et fait honneur à ses éditeurs autant qu'à l'entreprise de la compagnie anglaise.

Le bazar qui se fait en ce moment, à l'Asile de la Providence, rue Sainte-Catherine, mérite tous les encouragements. Chaque jour, les religieuses nourrissent à ce couvent plus de deux cents personnes, à qui elles servent un bon dîner. Ces malheureux viennent du dehors. A part cela, la maison est remplie de vieillards. Au dispensaire attaché au couvent on trouve chaque jour une multitude de pauvres venant consulter les médecins et recevoir des remèdes gratuitement.

Le bazar actuel a pour but d'aider aux bonnes Sœurs à continuer leurs admirables œuvres de charité.

ERRATUM.—Notre présent numéro était en partie imprimé quand nous nous sommes aperçus d'une faute regrettable qui faisait dire à M. François Asselin, dans sa poésie: "A Mon filleul":

Pour franchir l'immense mer.

Ce vers, de sept pieds seulement, cadre assez mal avec ses frères de huit pieds. Il faut lire:

Pour franchir l'orageuse mer.

Aug. L.—Votre dernier envoi a été soumis à la rédaction. PETITE POSTE EN FAMILLE.—X., Saint-Hyacinthe.—Vos derniers vers n'ont point été acceptés. Nous ne pouvons, en aucune façon, faire changer les initiales qui nous sont envoyées par nos collaborateurs.

J. M. L., Saint-Jean.—Votre page de journal est arrivée trop tard pour être publiée avec à propos; nous aurions dû la recevoir dans la première semaine de janvier.

A. R. R., Rigaud.—*Le Drame dans la Forêt* n'a pas été accepté.

Mme M.-L. B., Boston.—Merci pour votre dernière traduction que nous nous efforçons de publier à la date désirée. Votre premier envoi paraîtra, lui aussi, aussitôt que possible.

BIBLIOGRAPHIE

Les loisirs d'un homme du peuple, par G.-A. Dumont; préface par Breton-Joly. Librairie Sainte-Henriette, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix: 50 centimes.

L'auteur a reçu la lettre suivante de M. Huguet-Latour, homme de lettres, commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulchre, et représentant du patriarche de Jérusalem au Canada:

"Ville-Marie, 16 nov. 1893.

"Il vaut mieux tard que jamais.

"Mille pardons, mon cher M. Dumont, pour n'avoir pas accusé réception avant aujourd'hui de l'intéressante publication que vous avez bien voulu m'envoyer.

"Merci pour ce joli don de votre part.

"Différentes circonstances, surtout la maladie, m'ont empêché de me rendre jusque chez vous, pour vous prier d'en agréer ma reconnaissance.

"Bien à vous,

"L. A. HUGUET-LATOURE."

LA LEGENDE NAPOLEONNIENNE

Notre confrère, Jean des Erables, va publier une *Histoire populaire de Napoléon Ier*. Toujours à l'affût de primeurs, LE MONDE ILLUSTRÉ a pu se procurer quelques pages de cet ouvrage que nous croyons appelé à un grand succès ; nous les publions, en même temps qu'un dessin de M. J.-B. Lagacé, jeune artiste canadien, qui s'est chargé d'illustrer cet émouvant récit.

Celui qui s'était dit lui-même l'instrument de la Providence, le lieutenant d'artillerie devenu empereur, le grand guerrier qui, pendant plusieurs années, sut tenir tête à l'Europe coalisée, Napoléon Bonaparte était mort depuis plus de trente ans, et cependant son souvenir vivait encore, ardent et vivace, dans la mémoire et dans le cœur de ses anciens compagnons d'armes.

Ces bons vieux ! On les appelait "Napoléonistes," et ils étaient fiers de ce titre. La croix d'honneur, ou même la modeste médaille de Sainte-Hélène, récompenses chèrement achetées, suffisaient à leur ambition. Lorsque deux ou trois de ces "grognards" se rencontraient, ils parlaient de l'autre, de celui que les Anglais avaient fait mourir sur un rocher, comme d'un être supérieur dont la gloire et la grandeur rejaillissaient sur eux.

Chaque année, la mort éclairci naturellement les rangs de ces fiers témoins d'une gloire militaire qui ne fut jamais surpassée. Autour de chaque tombe nouvelle venaient se grouper de nombreux camarades, la plupart mutilés ou courbés sous le poids des années, mais tous heureux de se revoir, de dire une prière pour l'ami disparu, de rappeler ses exploits et... de trinquer comme autrefois.

Combien de fois, malgré mon jeune âge, me suis-je mêlé aux groupes quelque peu bruyants de ces vétérans, revenant d'accompagner un ami défunt à sa dernière demeure ! Les écouter, c'était suivre un cours d'histoire anecdotique des guerres du Consulat et de l'Empire. On visitait par la pensée l'Égypte, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, et l'on assistait finalement à la lutte homérique de Waterloo, où finit la puissance de Napoléon, non parce qu'il fut vaincu, mais parce que la Providence avait dit : "Disparais, les peuples européens ont été suffisamment châtiés !"

Par une froide soirée de décembre 1857, j'eus la bonne fortune de passer une longue veillée chez un de ces vieux guerriers que j'écoutais toujours avec une attention respectueuse...

Il m'avait raconté les principaux épisodes de la campagne de Russie, en 1812, et ses longues souffrances pendant la désastreuse retraite de Moscou. Quel feu, quel enthousiasme ! Et cependant le vénérable narrateur venait d'atteindre sa quatre-vingt-quatorzième année. Jamais je n'oublierai ni la vivacité de ses gestes, ni les éclairs de son regard inspiré, ni l'énergie de son langage, lorsqu'il me parla

de la bataille de Borodino ou de la Moscowa, de la char et des cuirassiers, de la mort de Montbrun, qui entra le premier dans la redoute, de l'héroïsme de Colincourt et de ses vaillants cavaliers.

"Nos chevaux, s'écria-t-il, ces bons lourds chevaux qui, autrefois, brisaient les carrés comme le doigt d'un enfant renverse un château de cartes, se trouvaient dans un état pitoyable, car depuis plusieurs jours les fourrages manquaient. Nous mêmes, épuisés, brisés par de longues marches forcées, le ventre creux et la gorge sèche, nous avions plus besoin de repos et de nourriture que d'une lutte

il s'endormit en murmurant encore : "Le drapeau français flotte sur la redoute ! Vive l'Empereur !"

Sans doute que dans son rêve il se revoyait jeune et alerte, cueillant sur le champ de bataille des lauriers... et des coups de sabre.

..

Trois ans plus tard, je vis mourir paisiblement, entouré de sa famille, celui qui avait bravé la mort sur vingt champs de bataille.

J'eus le bonheur d'être du nombre de ceux qui reçurent sa dernière bénédiction et ses suprêmes conseils, car j'avais épousé sa petite fille.

Grand-père était déjà soldat, quand on parlait à peine de Napoléon. Il fut témoin, en Égypte, de l'arrestation et du supplice du meurtrier de Kleber.

Après la chute de Bonaparte il alla s'établir aux environs d'Anvers, tout près de son village natal ; et, vrai soldat labourleur, il cultiva la terre, éleva chrétiennement sa nombreuse famille, se prépara sans crainte à la mort et s'extingnait tout doucement, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, les bénissant tous, les exhortant à servir fidèlement Dieu et la patrie.

Jamais je n'oublierai cette scène. Monsieur le curé venait de quitter la maison ; il avait administré au mourant les secours de la religion et il était parti après avoir prié son vieil ami de penser à lui, le haut, dans l'autre patrie.

Le vieux soldat continua à s'entretenir avec nous pendant quelques instants encore, souriant aux plus jeunes et les caressant de sa main tremblante que le froid de la mort commençait à saisir. Puis, sa voix devint plus faible et son regard plus vague. Tout à coup, s'appuyant des deux mains sur les bras de son fauteuil, il voulut se lever, mais ses forces le trahirent. "Vive l'Empereur !" s'écria-t-il. Ce furent ses dernières paroles.

Napoléon a immolé des milliers et des milliers de soldats sur les champs de bataille où son ambition insatiable conduisit ses armées sans cesse renouvelées. Le plus souvent, il ne donnait aux vaillants guerriers qu'il entraînait à sa suite, pour prix d'une bravoure héroïque et d'une constance à toute épreuve, que privations et souffrances. Et cependant, ses soldats l'aimaient. C'est qu'il trouvait, dans les moments les plus critiques, de ces mots qui électrisent les masses et arrêtent le mécontentement prêt à éclater...

Plusieurs de ses proclamations sont de vrais chefs-d'œuvre, et il leur dut en partie ses succès merveilleux. Ses généraux s'inclinaient devant son génie, ses soldats l'adoraient. On ne discutait pas ses ordres, on les exécutait sans regarder en arrière.

Malheureusement, son ambition insatiable gâta tout : il ne sut pas se contenter d'une France grande, puissante, respectée : il osa rêver l'empire du monde.

C'est ce qui le perdit.

JEAN DES ERABLES.



LE RÊVE DU VIEUX SOLDAT

à mort avec des ennemis qui, se trouvant chez eux, ne manquaient de rien et brûlaient du désir de nous écraser pour venger leur patrie. Mais l'empereur avait dit : "Il me faut absolument cette redoute," et nous avions juré de la lui donner coûte que coûte. L'ordre "En avant !" de nos chefs, fut répété par tout le monde. Nos montures elles-mêmes, comme si elles eussent pensé que le sort de la bataille dépendait d'elles, y mirent une si grande ardeur, que notre choc fut irrésistible. La victoire coûta cher, mais la redoute fut prise !"

Ce long récit avait épuisé le bon vieillard ; sa belle tête grise se pencha sur sa poitrine et

BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

V



L'AFFAIRE de Chateauguay est un tissu de mécomptes et de malentendus. A cinq heures du soir, nos vainqueurs croyaient que l'ennemi reculait pour revenir comme une trombe qui balayerait tout devant elle. Watteville envoya avertir les habitants, depuis Allan's Corners jusqu'à Sainte - Martine, d'empaqueter leurs effets, de descendre la rivière et de laisser quelqu'un pour mettre le feu aux maisons à l'approche des Américains. Cet ordre sema partout la terreur.

Salaberry se tenant sur l'alerte, exerça la plus active vigilance jusqu'au point du jour, le 27, et alors il commença à croire que ses appréhensions n'étaient point fondées.

Qu'était devenu Purdy durant cette nuit ? Il l'avait passée misérablement dans le bois, faisant bonne garde, tellement que vers le matin ses hommes avaient couru aux armes et

nément un ennemi qui n'arrivait pas. Le capitaine Lamothe, avec quelques Sauvages, partit en avant et se rendit compte du fait inconcevable que l'armée envahissante était retournée chez elle et que la rencontre du ruisseau Bryson constituait une grande victoire par ses résultats.

Sans la consigne donnée par Prevost, il est probable que Salaberry eut poursuivi Hampton ; il pouvait lui faire subir un désastre complet.

Hampton pensait avoir devant lui des forces supérieures en nombre à tout ce qu'il possédait.

De tout ce qui avait été préparé des deux côtés rien ne réussit, sauf le retranchement de Salaberry d'où il commanda les divers points du champ de bataille en se tenant sur une souche pour mieux voir à distance—c'est pourquoi il disait :

—Je suis le premier général qui remporte une victoire monté sur un cheval de bois.

Benjamin Sulte

la Costa Deserta, fut presque complètement anéantie. L'autre n'en fut guère mieux traitée ; de sorte que l'Espagne, suffisamment occupée sur d'autres points, renonça, jusqu'à nouvel ordre, à toute entreprise nouvelle au Texas.

Il fallut les progrès de l'illustre Français, Cavalier de La Salle, dans la Louisiane, pour les décider à en reprendre la route.

Déjà le célèbre explorateur y avait fondé quelques établissements, lorsque les Espagnols construisirent le *presidio* de San-Antonio-de-Bejar.

Cavalier de La Salle serait donc le premier Français qui aurait touché au Texas, lequel, dans son esprit, devait couronner son admirable exploration du Mississippi, et où il trouva la mort sous la ballade de ses associés.

Mais on assure qu'avant lui, un flibustier, Pendrack, d'origine française, avait fait de nombreuses incursions dans l'ancien pays des Aztèques. Quoi qu'il en soit, de nouveaux Français, fuyant les cruautés du marquis de Beaulieu, commandant de la Louisiane, vinrent chercher refuge au Texas. En 1694 Jovel de Nauze, ancien lieutenant de La Salle, arrivait aux premiers campements espagnols. On se regarda, de part et d'autre, d'assez mauvais œil ; mais on ne se querella point. On signa



BATAILLE DE LA RIVIÈRE CHATEAUGUAY, LE 26 OCTOBRE 1813, A 7 MILLES AU-DESSUS DE SAINTE-MARTINE, 3½ MILLES AU-DESSOUS D'ARMSTOWN

a. Attaque par la colonne d'Izard, longeant la route ; b. Colonne de Purdy dans les bois ; b. Arrière-garde américaine ; c. Artillerie américaine ; d. Gros de l'armée américaine avec Hampton ; e. Purdy serrant de près la rivière ; f. Purdy arrivant sur la gauche de Daly et Bruyère ; g. Cavalerie américaine ; h. Blockhaus érigé par de Salaberry ; i. Première ligne d'abattis, 150 hommes placés derrière. C'est le poste de Salaberry toute la journée du 26 octobre ; k. Tirailleurs canadiens ; l. 22 sauvages dans le marais ; m. Les 70 *Fencibles* de Daly et Bruyère ; n. Voltigeurs reculant devant Izard pour rentrer dans l'abattis ; o. Une compagnie, 1er bataillon milice de réserve ; p. Une compagnie de Voltigeurs et une compagnie du 5e bataillon milice de réserve ; q. 150 sauvages en réserve ; r. Une compagnie de Voltigeurs, une compagnie de milice incorporée et 80 habitants ; s. 2 compagnies ; t. Compagnie Panet, au gué ; u. Une compagnie ; w. Construction servant de caserne ; x. Coulée Bryson qui séparait les deux armées.

QUESTION HISTORIQUE

Quel fut le premier navigateur qui pénétra dans le Texas pour l'explorer ? Quand les Français s'y établirent-ils ?

Sébastien Gavoto avait reconnu, dès les premières années du XVIe siècle, les côtes du Texas, mais il ne s'y était point arrêté. Ce fut un Espagnol, Etienne Gomez, qui, le premier, pénétra dans cette contrée. Parti de la Floride au commencement de 1524, cet aventurier avait côtoyé les rivages au Nord du golfe du Mexique, dans l'intention de trouver un détroit qui le menait à l'océan Pacifique. Frustré dans ses espérances, il débarqua vers San-Antonio et poussa dans les terres une pointe hardie.

Une expédition fut alors envoyée (1527) sur les côtes du Texas par le gouvernement espagnol avec mission d'y fonder un établissement. Le commandement en fut donné à Pamphile Narvaéz qui à la tête d'une petite armée de 600 hommes, avec 200 chevaux, débarqua tout près de l'emplacement où se trouve aujourd'hui Tampico. Mais cette expédition fut désastreuse. Les Espagnols se divisèrent en deux troupes, dont l'une, qui avait pris le chemin de

même un traité de paix, comme chez les Indiens, mais il ne dura pas. A la mort de Nauze, l'immigration française s'étant considérablement accrue, les Espagnols durent se retirer au delà du Colorado. Chacun, de son côté, eut un Etat prospère. Les marchés espagnols, désertés depuis longtemps reprirent avec les Français, et ces derniers n'eurent pas, non plus, à se plaindre du voisinage des hidalgos. La France tenait donc, au Texas, une bonne colonie ; mais la Louisiane était un attrait sans pareil. Beaulieu parti, nombre de ses anciens compagnons reprirent le chemin de leur cher Mississippi. Le reste eut querelle aussitôt avec les Espagnols, et le marquis d'Aubel, chef de "l'armée française" de la colonie, fut écrasé à Fonta-Greneda.

Le Texas fit, dans la suite, partie de la République du Mexique, jusqu'en 1845, où il fut admis dans l'Union.

Pour mémoire, il convient de rappeler qu'après la chute de Napoléon Ier, le général Lallemand fonda au Texas le "Champ d'asile." Cette colonie, créée par des émigrés français, ennemis de la Restauration, n'eut pas un plus heureux sort que ses devancières et dut se disperser.

M. DUFAUT.

tiré avec ardeur sur un détachement que Hampton envoyait pour les aider dans ce pas difficile.

Dans l'après-midi du 27, Hampton, apprenant que Wilkinson n'a pas bougé de son camp pour entrer dans le Haut-Canada au-dessous de Kingston, tel que convenu, laisse derrière lui Ormstown et se dirige vers la frontière des Etats-Unis.

A la même heure, le capitaine de Rouville amenait deux cent cinquante hommes à de Salaberry, son beau-frère, et le capitaine Ducharme partait avec cent cinquante pour explorer et reconnaître la marche des Américains. Il trouva l'endroit où Purdy avait tiré sur les siens jonché de cadavres. On pouvait suivre l'armée en retraite rien qu'à la vue des débris qu'elle laissait derrière elle, depuis des ustensiles de cuisine, des armes, jusqu'à des cadavres dévorés par les loups et les ours dont ce pays abondait. Plus loin, il enleva quelques piquets ce qui lui procura des prisonniers qui le mirent au courant de la situation. Il rejoignit le camp de Hampton et se confirma dans ce qu'il venait d'apprendre... mais de Watteville ne voulut jamais croire son rapport !

Le matin du 28, tous les nouveaux préparatifs étaient terminés et l'on attendait obsti-



PARIS — DEGRADATION DU CAPITAINE DREYFUS : LA PARADE D'EXECUTION DANS LA COUR DE L'ÉCOLE MILITAIRE



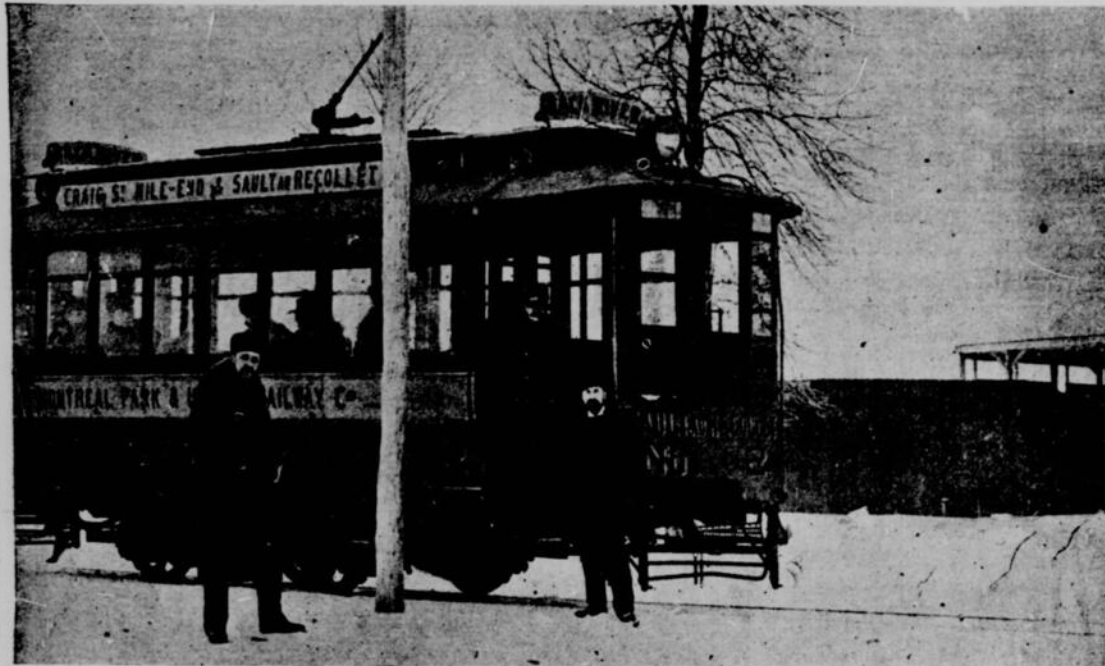
LE R. P. LEONARDO



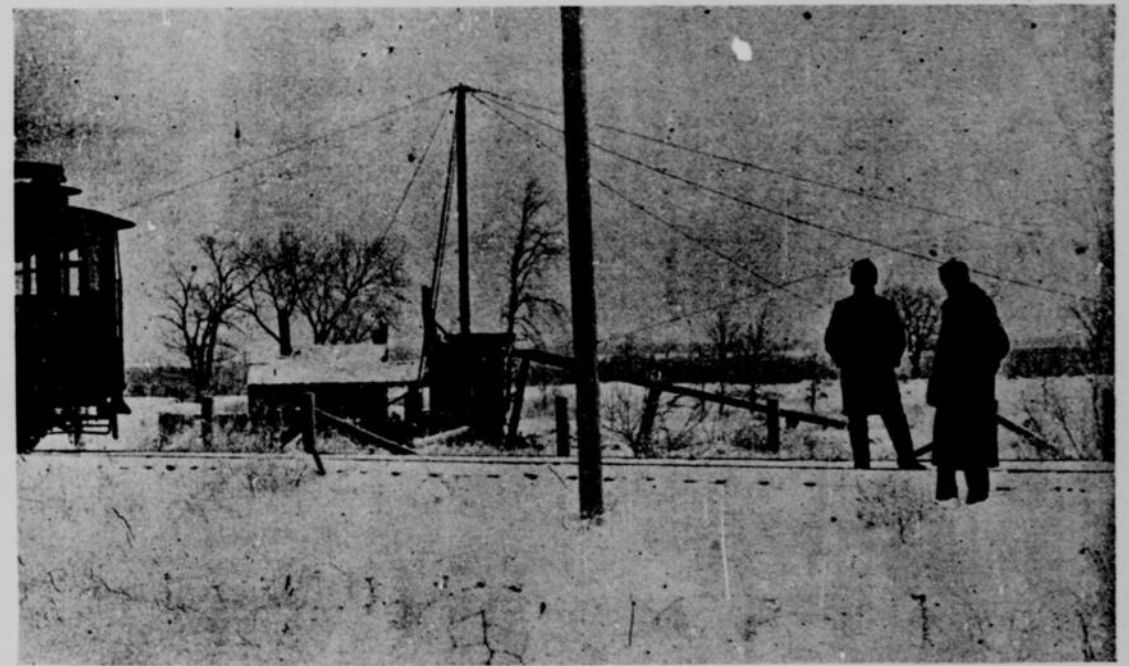
PRESBYTERE DE SAINT-GREGOIRE (COMTE DE NICOLET)



LE R. P. AUGUSTIN, FRANCISCAIN



TRAMWAY ELECTRIQUE ARRETE DEVANT LE NOUVEAU TERRAIN DES SHAMROCKS



CARRIERE DE LA CIE DU CHEMIN DE FER DU PARC ET DE L'ISLE

Vues prises sur le parcours du chemin de fer électrique du Sault-au-Récollet. — (Photographies Laprés & Lavergne)



EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

(Suite)



T j'ai remarqué dans ses cheveux une parure qui va bien à son air provocateur ; l'emblème en argent du reptile qui tenta notre grand-mère Ève.

—Tiens ! je parie que c'est Gisèle ?

—Comment sais-tu son nom ?

—Alors, elle s'appelle

ainsi ?

—Oui.

—C'est ma cousine.

—Que me dis-tu ?

—Oui, c'est elle... ou son sosie, car c'est son portrait que tu viens de faire... et cette parure dont tu parles... je la lui ai vue une fois déjà.

Comme il me disait cela, nous arrivions à l'endroit où j'avais vu Mlle Gisèle.

Ma foi, je l'avoue, j'étais légèrement ému lorsque mon ami me présenta à *Mlle Gisèle de la Tremblaye*.

Nous avons conversé un peu ensemble, et, à la nouvelle danse, un menuet, j'eus le bonheur de danser avec elle.

Enfin, que vous dirais-je, mon père, j'en étais amoureux du coup ; et, depuis, mon esprit n'est rempli que d'elle.

Le père de Gaston prépare un grand parti de chasse pour après demain, à son domaine de Rochebrune, non loin d'ici. J'y suis invité et j'y serai certainement, car j'aurai le bonheur d'être auprès de cette ravissante créature encore une fois.

III

Soudain, de souriant et gai qu'il était, le visage du baron s'assombrit.

Le prêtre s'en aperçut et s'empressa de lui en demander la cause.

—Voilà, mon père, et c'est ce qui me fait désirer aujourd'hui vos sages conseils.

J'aime Mlle de la Tremblaye, je l'adore ; mais, hélas ! cet amour s'empare de moi alors que je suis presque ruiné, et comme elle est riche, très riche, je ne puis lui avouer l'état de mon cœur ; elle croirait peut-être que ce n'est que son or que j'aime. Elle a beaucoup de soupirants, je n'en doute pas, qui ne sont inspirés que par ce motif pour désirer sa main.

J'avais songé à déclarer mes sentiments au père de Gaston, le plus proche parent et tuteur de la Tremblaye. Si l'on m'accueille assez bien, voici ce que je ferai.

J'obtiens le service dans l'armée du roi.

—Mais nous sommes en temps de paix, objecta M. Guillaume.

—Eh bien ! j'irai ailleurs, à l'étranger, et comme je veux m'y distinguer, je saurai bien faire quelque coup d'éclat, qui me couvrira de gloire et d'honneur et me vaudra des faveurs de celui que j'aurai si bien servi...

—Tes plans sont bien beaux, mon enfant, mais sur ces champs de batailles où tu veux figurer noblement, tu pourrais bien trouver le trépas !

—Qui risque rien, n'a rien, dit Jacques en souriant... Et puis, je crois que c'est le seul moyen pour arriver promptement à mon but

—Peut-être... Ne crois-tu pas qu'une charge

à la cour réussirait tout aussi bien, et serait plus sûre ?...

—Nous verrons. Ce n'est pas tout... Je n'ai pas encore appris à ma belle-mère, Mme d'Orceval et à ses fils, quel sentiment Mlle Gisèle a fait naître en moi,—mais, peut-être parce que l'on sait l'état de mes finances, et que l'on désirerait voir ma position s'améliorer, ils me conseillent de vendre mon office de lieutenant-général des eaux et forêts du duché de Valois. Mme d'Orceval m'assure qu'elle obtiendra pour moi du duc de Guèvre, une lieutenance dans l'infanterie.

Leur proposition coïncide donc avec mon dessein, seulement, avant de prendre une décision, qui me coûte un peu, j'ai voulu vous consulter.

Qu'en pensez-vous, mon père ?

—Mon cher enfant, dit le vieillard après un moment de silence, ce que vous conseillez, madame votre belle-mère, est, il me semble, ce qu'il vous reste de mieux à faire... Mais dites-moi, M. le baron, reprit le curé, vous n'avez pas voulu suivre le conseil que vous donnait Mme d'Orceval, sans venir m'en parler, est-ce parce que vous avez toujours les mêmes idées à son égard ?...

—Oui. J'ai beau faire, je ne puis me débarrasser de l'impression qui m'obsède depuis longtemps, que ma belle-mère ne m'aime pas, et qu'elle serait heureuse de voir mon frère-utérin, Louis, maître d'Orceval au lieu de moi.

—Vous vous travaillez l'imagination à tort, car je ne puis croire Mme d'Orceval aussi méchante.

—Dieu fasse que je me trompe, M. le curé, mais enfin c'est ce que je ressens...

Jacques se leva en ajoutant :

—Avant de prendre congé de vous, allons goûter votre vin, qui j'en suis certain doit être bon.

Et tous deux en souriant, entrèrent au presbytère.

La porte s'était à peine refermée sur eux que de derrière un buisson d'aubépine, voisin de la tonnelle, surgit une tête couronnée d'une tignasse rousse ; puis les épaules et le buste d'un paysan appurent.

C'était Jean Grignon, frère de lait du chevalier Louis d'Orceval. Il avait suivi le baron depuis le château jusque chez le curé, s'était introduit dans le jardin, et, blotti au pied de la verdure épineuse, près de l'endroit où les deux hommes causaient, ce drôle avait pu saisir la plus grande partie de leur conversation.

Pourquoi était-il là, espionnant ainsi le baron ?

Le chapitre suivant nous le dira.

IV

Dans le boudoir de Mme d'Orceval, au château, deux personnages attendaient avec impatience le retour de Jean Grignon.

La baronne et son fils, causaient du retour inopiné du baron.

Pourquoi était-il revenu si brusquement de la cour sans les en avertir, et pourquoi, quelques heures après son arrivée sortait-il à cheval ? Ce ne pouvait être pour une simple promenade, comme il l'alléguait. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Où allait-il ?

Grignon était au château quand Jacques fit seller un cheval, et Louis connaissant le dévouement aveugle que son frère-de-lait professait à son égard, le fit venir, lui demanda de suivre le baron et d'essayer à connaître le but de sa promenade. Quand il se serait assuré de cela, de revenir aussitôt le trouver.

—Mère, disait le chevalier, ainsi vous croyez que l'arrêt subit de Jacques dans sa passion du jeu, est causé par une amourette ?

—Je le crois, mon fils, quoique notre correspondant secret à Paris, n'ait pu nous le dire.

—Oh ! alors, il reviendra bientôt au Trente et Quarante... sa perte n'est retardée que d'un court laps de temps...

—Néanmoins, il faudra savoir pourquoi il a cessé de jouer. Plus savants sur ce point, nous saurons mieux travailler pour hâter sa ruine.

—Il est loin de se douter que les biens vendus par lui, pour satisfaire ses plaisirs, sont rachetés par vous par la main d'un tiers, et placés ensuite à mon nom...

—S'il le savait cela suffirait pour l'arrêter dans sa dissipation... et le sauver...

—S'il ne jouait plus, il faudrait alors trouver un autre moyen pour qu'il disparaisse... Une lettre de cachet ?...

—Non, pas cela ; tant qu'il ne résignera pas ou ne vendra pas sa lieutenance générale des Eaux et Forêts du duché de Valois. Car sa disparition causerait une enquête, ferait du bruit, que sais-je, et il faut éviter cela.

—Nous devons donc appuyer fortement sur le projet que vous lui avez proposé : de vendre son office, et de lui obtenir du duc de Guèvre, une lieutenance dans l'infanterie.

En parlant ainsi il s'était approché de la fenêtre ogivale, et aperçut Jean Grignon qui revenait au château en courant.

Il sonna tout-de-suite, et ordonna qu'on introduisit Jean dès qu'il arriverait.

Quand ce dernier entra dans la pièce où se trouvaient la mère et le fils, il était encore tout essoufflé de sa course et il fut quelques instants avant de reprendre haleine.

—Eh bien ! Jean, demanda Louis, as-tu appris quelque chose ?... As-tu pu suivre le baron, et sais-tu où il allait ?...

—Oui... m'sieu Louis... M'sieu Baron s'est rendu chez m'sieu l'curé... et comme il est entré par l'arrière-escalier, j'ons pu faire l'tour du jardin, l'escalader, ben gentiment... silencieusement... comme qui dirait sans faire de bruit, et j'm'y laissai tomber sur une plateforme. Puis, j'me cachai derrière un buisson d'aubépine, voisin d'la tonnelle où m'sieu l'curé va toujours faire un tour, dans l'jour, pour lire. J'me trouvai ben placé, et j'ai pu saisir quasiment tout c'qui s'est dit...

—Et qu'as-tu su ?... Dis vite, mon Jean, j'ai hâte de savoir ce que Jacques avait à faire chez le curé.

—D'abord, il s'est mis à parler d'Paris, en disant qu'il avait ben dépensé de l'argent aux cartes, et qu'il était quasi ruiné... et p's qu'à c'theure, il n'aurait p'u' rien, il aurait tout vendu pour satisfaire son amour du jeu, si l'bon Dieu n'eût mis un d'ses anges sur sa route... pour l'arrêter...

Le chevalier et sa mère surpris, échangèrent un regard significatif.

—Il est plus temps que jamais d'agir, murmura Mme d'Orceval.

Louis inclina la tête en signe d'assentiment.

Regis Roy.

A suivre

Il en est des mauvaises intentions comme des écus ; pour les prêter aux autres, il faut les avoir soi-même.—DUMAS, fils.

Les criminels nous coûtent trop cher, l'Etat doit demander à leur travail une rémunération de leur entretien et une satisfaction pour leur faute.—HONORÉ MERCIER.

A MON FILLEUL

Sous le chaos des grandes lames
Avec peine luttent les âmes
Pour franchir l'immense mer ;
Trop souvent l'effort les épuise
Et l'esquif, sans guide, se brise...
Cher petit que vivre est amer !

Que l'âme, quand même, soit forte ;
Écoute... l'ouragan apporte
L'appel de ceux qui voient le port ;
Sous le vent plions comme l'herbe ;
Dans l'orage, c'est le superbe
Que désigne et frappe le sort.

Le ciel est noir, le flot livide,
D'espoir notre âme semble vide,
L'horizon ténébreux fait peur...
Dieu, cher petit, fit la tempête ;
Elle rugit, courbons la tête
Mais toujours haut gardons le cœur !

FRANÇOIS ASSELIN.

LA COLONIE ITALIENNE À MONTRÉAL

(Voir gravures)

La colonie italienne de Montréal, qui était sans aucune organisation autrefois, est en voie de s'organiser, grâce au zèle et au dévouement de deux apôtres de la foi, les RR. PP. Augustin et Léonardo.

En décembre dernier, un grand bazar a eu lieu au Monument National pour aider à la construction d'une église, devant servir aux Italiens. Les RR. PP. Augustin et Léonardo, dont nous reproduisons la photographie, ont rivalisé de dévouement, de travail et d'entente fraternel durant toute la durée de ce bazar, et c'est dû en grande partie au zèle de ces deux apôtres, aides de mesdames les zélatrices, si ce bazar a rapporté un résultat aussi consolant qu'inattendu. Mlle Falardeau mérite une mention spéciale pour le dévouement qu'elle a montré durant le cours du bazar.

* *

Le R. P. Augustin, franciscain, est un missionnaire de la Terre-Sainte. Entré dans l'ordre de saint François en 1866, il a fait ses études théologiques dans différents couvents de son ordre. Nommé en 1871 directeur du collège Séraphique de Bordeaux, qu'il a administré pendant cinq ans, il a été envoyé ensuite en Espagne. En 1883, il fut envoyé en Terre-Sainte, où il eut l'insigne honneur d'être supérieur du couvent du Saint-Sépulchre à Jérusalem, pendant près de trois années. Envoyé ensuite comme supérieur du couvent franciscain, à Bethléem, pendant deux autres années encore, il fut nommé en 1888, supérieur et curé du couvent de Port Saïd, en Egypte, où il a fait construire une magnifique église pour des colonies européennes. En 1892, ses supérieurs l'envoyèrent au Canada pour la colonie italienne qu'il a desservie depuis jusqu'à ce jour.

* *

Le Rév. M. Léonardo fut ordonné prêtre en mars 1879, par le cardinal de Rende, qui est actuellement l'archevêque de Bénévent, Cava dei Tirreni, Italie, et fut envoyé aux États-Unis. Arrivé à Montréal depuis deux ans, il a rempli sa charge avec dévouement et est très populaire auprès de ceux qui le connaissent. Tous les Italiens se rappellent encore avec piété les sermons éloquentes qu'il leur a donnés durant la station de Carême du mois de mars dernier.

La plus grande et cordiale entente règne entre le R. P. Augustin, curé de la colonie, et M. Léonardo. Les moindres desirs de son curé sont des ordres pour lui. En sorte que ces deux directeurs de la colonie italienne n'ont qu'un cœur et qu'une âme à la grande satisfaction de Sa Grandeur l'archevêque Fabre, de Montréal.

DÉGRADATION DU CAPITAINE DREYFUS

(Voir gravure)

Le samedi 5 janvier, à neuf heures du matin, le capitaine d'artillerie Alfred Dreyfus a subi la peine de la dégradation. C'est dans la cour d'honneur de l'École militaire qu'a eu lieu la parade d'exécution. Nous n'avons pas à retracer ici

l'appareil solennel déployé conformément aux règlements de l'armée. Les journaux ont donné là-dessus des détails circonstanciés ; mais, quelque fidèles et quelque colorés qu'aient été les comptes rendus de la presse quotidienne, ils n'ont pu traduire qu'incomplètement les deux scènes les plus poignantes de ce spectacle émouvant, celle que reproduit notre gravure avec une scrupuleuse exactitude.

Le greffier du Conseil de guerre a donné lecture du jugement ; puis, au milieu d'un profond silence, le général Darras, qui commande la parade, vient de prononcer ces paroles : " Dreyfus, vous êtes indigne de porter les armes ; au nom du peuple français, nous vous dégradons." Aussitôt, le sous-officier de cavalerie de la garde républicaine s'approche du condamné. C'est l'adjudant Brouxin, un homme de haute taille, au visage martial, la moustache légèrement grisonnante, — le type classique du soldat de carrière. Décoré de la médaille militaire, il est sorti de l'artillerie, et le voilà, ce vétéran, face à face avec un officier de son ancienne arme, non pas se présentant en subordonné respectueux, mais se dressant en exécuteur implacable. Dépouiller l'expérimenté de ses insignes, tel est sa mission, on pourrait dire sa douloureuse corvée. Il s'en acquitte rapidement. D'une main sûre, sans hésitation ni temps d'arrêt, il arrache les galons du képi et des manches, les boutons du dolman, le numéro régimentaire, les bandes rouges du pantalon ; enfin, ayant tiré l'épée du fourreau, d'un coup sec il la brise sur son genou, en deux tronçons qu'il jette au pieds du condamné.

La première épreuve du supplice est terminée. Le patient l'a subie, immobile, presque inerte, ne s'animant qu'à la fin pour protester de son innocence et crier : " Vive la France ! " Il lui reste à subir la seconde, plus terrible encore peut-être. Dreyfus va passer devant le front des troupes sous les armes, formées en carré : plus d'un kilomètre à parcourir ! Escorté de quatre artilleurs commandés par un brigadier, il se met en marche. Il avance, la tête haute, d'un pas ferme et légèrement cadencé. Son allure est si naturelle qu'on croirait voir un soldat défilant ou manœuvrant dans les conditions normales, n'étaient ses bras ballants, et l'aspect étrangement funèbre de cet accoutrement qui fut un uniforme galonné et qui, tout noir maintenant, n'est plus qu'une sorte de livrée sans nom. Le condamné poursuivra ainsi sa lamentable promenade jusqu'au bout, sans courber un instant le front sous les regards curieux et méprisants braqués sur lui. Il ne se départira de son impassabilité que pour répéter encore, à plusieurs reprises, d'une voix forte son cri de protestation : " Je suis innocent ! Vive la France ! " Et, poursuivi par les huées de la foule massée devant la grille de la cour, il disparaîtra dans la voiture cellulaire, laissant profondément impressionnés et comme frappés d'une douloureuse stupeur les témoins de cette cérémonie si imposante et si lugubre à la fois.

LA PRISE DE GHÉOK-TÈPE

LENDEMAIN DE VICTOIRE

Les récits de guerre qu'un officier de la marine impériale russe, le capitaine Alexandre de Mayer, publie dans la *Nouvelle Revue*, rappellent par l'intensité du sentiment, par la profondeur des analyses, par la netteté des descriptions, les célèbres épisodes de la *Guerre et la Paix* du comte Tolstoï. Jamais les impressions de l'homme grièvement blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille, n'ont été notées avec une lucidité plus poignante. Jamais la guerre avec ses atrocités hideuses et ses énergies sublimes, avec tout ce qu'elle excite de férocité et de pitié humaine, n'avait trouvé un peintre aussi sincère que le compagnon d'armes de Skobelev. Les pages que nous citons en rendront témoignage. Ghéok-Tépe est prise mais combien triste le lendemain d'une victoire.

La forteresse de Ghéok-Tépé est prise. Plus de dix mille cadavres jonchent la terre, imbibée de sang. La nuit est close. A l'intérieur de la forteresse, on entend de temps en temps quelques détonations ; ce sont les Turcomans qui ne veulent pas quitter leur sol natal et préfèrent mourir en tuant d'une embuscade un infidèle. Dans le camp, la musique retentit et les chanteurs des régiments entonnent une chanson après l'autre.

Le vin coule à grands flots ; les troupes se régalaient. Les vivandiers arméniens ont le plus grand profit de la victoire ; ils ont reçu une quantité d'objets très précieux, surtout des

tapis, pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Les officiers sortis intacts de la mêlée sanglante rêvent des avancements et des décorations, et personne n'entend les gémissements lugubres et douloureux sortant des tentes du lazaret de la Croix-Rouge ; ce sont les héros mutilés de cette journée glorieuse qui implorent la destinée de leur envoyer la mort, cette libératrice généreuse de toutes les souffrances suprêmes. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient, ces malheureux, ils ont donné leur vie.

Leurs camarades en ont fait autant ; mais, plus heureux, ils sont sortis intacts du danger et ils oublient. Mon Dieu ! il ne faut pas les blâmer ; c'est la nature humaine, c'est un égoïsme compréhensible qui les fait agir de la sorte. Mais il y a des gens qui n'oublient pas les blessés ; ce sont deux sœurs de charité, Striakova et comtesse Milioutina, la fille du ministre de la guerre.

Comme deux ombres, comme deux fées bien-faisantes, elles glissent d'un chevet à l'autre en apportant le souvenir et la consolation aux malheureux. Une main soigneuse et délicate, une main de femme soulève le coussin du blessé qui suffoque dans l'agonie, et son âme s'envole en remerciant celle qui soulage les derniers moments de sa fin malheureuse.

Dévoré par la fièvre, les lèvres et le gosier brûlés et desséchés par le feu intérieur, je souffre comme un damné. Le voilà, cet ange de Dieu, qui s'approche comme une vision, me soulève la tête avec une telle tendresse maternelle que je ne souffre même plus. Elle me donne à boire de l'eau fraîche avec du vin... Je bois avidement, tenant dans ma main cette main tendre qui me rappelle en ce moment la main de ma mère, l'être le plus cher dans le monde, le seul qui ne trahisse pas, le seul qui eût donné sans marchander sa vie pour conserver la mienne. A vous, les meilleures des femmes entre les femmes russes, pleines d'abnégation, je dois la vie, plus que la vie, le soulagement des souffrances surhumaines, et à vous je consacre les dernières lignes de ce récit, plein de tableaux et de descriptions sanglantes au milieu desquels vous apparaissez comme l'idée incarnée du renoncement complet d soi-même. Vos images, ravivées par ma mémoire, effacent ce sentiment douloureux dans lequel m'a plongé ce récit des souffrances et du sang répandu.

Je suis persuadé que tous les blessés qui ont eu le bonheur d'être soignés par vous n'oublieront jamais, jusqu'à leur dernier jour, celles qui sacrifiaient leur bien-être, leur santé, leur vie même pour ces blessés obscurs...

NOUVELLES A LA MAIN

— Docteur, je désirerais vous consulter au sujet de la perte de ma mémoire.

— Certainement ; mais dans les cas de ce genre, on me paie toujours d'avance.

* *

A la Cour d'assises :

Le président (à un récidiviste endurci). — Ainsi, vous persistez à nier ?

L'accusé. — Un honnête homme n'a qu'une parole. A l'instruction j'ai nié ; je persiste.

* *

Une question embarrassante :

— A quoi reconnaitrais-tu l'âge d'une poule ?

— Aux dents.

— Quelle bêtise ! Les poules n'ont pas de dents.

— Oui ; mais moi, j'en ai.

* *

Entre académiciens :

— Avez-vous remarqué que beaucoup d'écrivains qui se portent candidats à l'Académie ont, dans leur jeunesse, tapé vertement sur la noble Compagnie ?

— Ce n'est que poli : ils frappent avant d'entrer.

PHOTOGRAPHIES

Dans mes salons photographiques
Je tire au vif tous les passants,
Les têtes aristocratiques
Comme les têtes de manants ;
Visage brun, visage rose,
N'y perdent pas le moindre trait.
A qui le tour, à qui la pose ?
Crie ! crac ! voilà votre portrait !

Combien de fois j'ai, dans la chambre noire,
Etudié les visages humains !
Que de beaux yeux m'ont conté leur histoire !
Que de secrets sont restés dans mes mains !
Bon freluquet, dont le cou se balance
Dans un carcan trois fois amidonné ;
Vous qui comptez, en votre suffisance,
Pour le plus frais et le mieux bichonné ;
Noble lion, ne bougez plus, j'opère !
— Merci, soleil, l'épreuve est bien à point.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Beau front, c'est vrai, mais de cervelle point."

Riche gourmet, c'est à toi la sellette ;
Prends un maintien digne de Savarin.
Je vais placer un verre, une fourchette
Et deux poulets près d'un flacon de vin.
N'oublions pas le cure-dents classique,
Le coude à table et les yeux demi-clos ;
Figure enfin l'animal domestique
Que le trop-plein endort sur quelques os.
Heureux ventru, ne bougez plus, j'opère !
— Merci, soleil, le profil est parfait.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Vaste estomac, où l'âme disparaît."

Je t'attendais, ô splendide poupée,
Dont les regards fatiguent ton miroir.
Blonde lionne, à crinière bouclée,
Sur ce divan prends tes airs de boudoir.
Souris un peu, laisse voir ta denture,
Écarte aussi ce fichu trop décent.
Toi qui connais l'effet d'une posture,
Fière sirène, appelle ton talent.
Tu poses bien, ne bougez plus, j'opère !
— Merci, soleil, quel cliché séducteur !
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Buste vénal, sans amour et sans cœur."

C'est à ton tour, bourgeoise éblouissante,
Dont les flâlas emplissent mon salon.
Pour toi la pose est bien embarrassante ;
Que faire, hélas ! pour te donner bon ton ?
Tes traits sont gros, plus grosse est ta tournure,
Et ces rubis rougissant de tes doigts.
Crois-moi, veux-tu poser d'après nature ?
Eh bien ! prends un balai... comme autrefois.
Tu m'as compris... ne bougez plus, j'opère !
— Merci, soleil, l'épreuve est bien encor.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
" Tout ce qui luit n'est pas toujours de l'or."

Mais pourquoi donc gagnez-vous tous ma porte ?
Pourquoi, messieurs, désertez mes salons ?
Je vous comprends... après tout, peu m'importe.
Car vos clichés restent dans mes cartons.

LE COIN DES ENFANTS

UN HÉROS DE DOUZE ANS

Voici une histoire à l'adresse de nos jeunes lecteurs :

Un petit garçon de douze ans venait de s'engager comme mousse à bord d'un navire quittant Liverpool. A peine en mer, quelques matelots lui offrirent un verre d'eau-de-vie.

— Excusez-moi, s'il vous plaît, répondit l'enfant. Je préférerais ne pas le boire.

Ils se mirent à rire, mais ne parvinrent pas à le décider. Le capitaine, entendant parler de la chose, dit au petit mousse :

— Il faut que tu apprennes à boire de l'eau-de-vie, si tu veux être un vrai matelot.

— Excusez-moi, capitaine, je préfère ne pas le faire.

Le capitaine n'avait pas l'habitude d'entendre ses mousses discuter ses ordres.

— Prends cette corde, cria-t-il à un matelot, et qu'il fasse connaissance avec elle, nous verrons si nous le ferons céder.

Le matelot prit la corde et battit cruellement l'enfant.

— Maintenant, dit le capitaine, boiras-tu ou ne boiras-tu pas ?

— S'il vous plaît, je préfère ne pas le faire.

— Alors, monte jusqu'au haut du grand mât, tu y passeras la nuit ?

Le pauvre garçon leva les yeux vers le mât, tremblant à la pensée d'y rester toute la nuit, cramponné aux cordages. Mais il fallait obéir.

Le lendemain matin, le capitaine, en se promenant sur le pont, se souvint du mousse.

— Hé ! là-haut, cria-t-il !

Pas de réponse.

— Descends, m'entends-tu ?

Toujours rien.

Un matelot grimpe le long des cordages et trouva l'enfant à moitié gelé ; dans la crainte de tomber dans la mer, quand le navire plongeait, il avait entouré le mât de ses deux bras et le tenait serré si fort, que le matelot eut de la peine à l'en détacher. Il le descendit sur le pont, et là ils le frottèrent jusqu'à ce qu'il reprit connaissance. Quand il fut en état de s'asseoir, le capitaine lui versa un verre de cognac :

— A présent, bois cela, mon garçon !

— S'il vous plaît, capitaine, je préfère ne pas le faire. Laissez-moi vous dire pourquoi et ne vous fâchez pas contre moi. Nous étions heureux dans notre maison, autrefois, mais notre père se mit à boire. Il ne nous donnait plus d'argent pour nous acheter du pain, et, un jour, on vendit notre maison et tout ce qu'elle contenait ; et, voyez-vous, cela brisa le cœur de ma pauvre mère. Elle languit quelque temps, puis elle mourut. Peu d'heures avant sa fin, elle m'appela près de son lit et me dit : " Jean, tu sais ce que la boisson a fait de ton père. Je voudrais que tu promisses à ta mère mourante que tu ne boiras jamais de boisson enivrante. Je voudrais te savoir à l'abri de la chose maudite qui a causé la ruine de ton père."

— Oh ! monsieur, continua le petit mousse, voudriez-vous me voir manquer à la promesse faite à ma mère mourante ? Je ne le puis ni ne le veux.

Ces paroles touchèrent le cœur du capitaine. Des larmes montèrent à ses yeux et, se baissant, il prit l'enfant dans ses bras en s'écriant :

— Non, non, mon petit héros ! Tiens ta promesse, et si quelqu'un essayait encore de te faire boire, viens me le dire ! Je te protégerai. Et, pour te dédommager de la punition que j'ai t'ai fait subir, voici un billet dont tu disposeras à ton gré.

Et, disant cela, le capitaine ouvrit sa bourse et remit au jeune héros un billet de banque de la valeur de \$50.

LA PATTE DE DINDON

J'avais dix ans, j'étais au collège ; je rapportais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes dépenses du matin, car le collège ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades, je me rappelle encore son nom : il se nommait Couture, armé d'une énorme patte de dindon. Dès qu'il m'aperçut :

— Viens voir, me dit-il, viens voir !

J'accourus ; il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et, sur un mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient. Il me passait comme un éblouissement, je croyais à un prodige.

Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme, il remit sa merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette

patte flotter devant mes yeux comme une vision. Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir, Couture n'est pas sorcier. Et alors, comme je m'amuserais !

Je n'y tins plus je courus à mon camarade :

— Donne-moi ta patte ! lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication, je t'en prie !

— Ma patte ! Te donner ma patte ! Veux-tu t'en aller !

Son refus irrita mon désir :

— Tu ne veux pas me la donner ?

— Non !

— Eh bien !... vends-la moi !

— Te la vendre ?

— Combien ?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine...

— Je t'en donne cinq sous !

— Cinq sous ? une patte comme-là ! Est-ce que tu te moques de moi ?

Et prenant le précieux objet, il recommença, devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

— Eh bien ! je t'en offre dix sous.

— Dix sous !... Dix sous ! reprit-il avec mépris... mais regarde donc !

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours !

— Mais enfin, lui dis-je en tremblant, combien donc en veux-tu ?

— Quarante sous ou rien.

— Quarante sous ! m'écriai-je, quarante sous ! près de trois semaines de déjeuners ! par exemple !

— Soit ! à ton aise !

La patte disparut dans sa poche et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui :

— Quinze sous !

— Quarante !

— Vingt sous !

— Quarante !

— Vingt-cinq sous

— Quarante !...

Oh ! fripon de Couture ! comme il connaissait déjà le cœur humain !

Chaque fois que ce terrible mot quarante touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus !

— Eh bien ! donc, quarante ! m'écriai-je ! Donne-la moi !

— Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il.

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus.

Oh ! le scélérat, il était déjà homme d'affaires à treize ans ! Puis, tirant le cher objet de sa poche :

— Tiens, me dit-il, la voilà !

Je me précipitai sur elle !... Au bout de quelques secondes ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirai le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture. Pendant deux minutes, cela m'amusa follement ; après deux minutes cela m'amusa moins ; après trois cela ne m'amusa plus du tout ! Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent. Mais le désenchantement me gagnait. Puis vint la tristesse. Puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec. Puis le sentiment de trois semaines de pain sec. Puis le sentiment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla ; et, au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir !...

Que de " pattes de dindons " chacun de nous désire. Pourquoi ? Une seconde de satisfaction. Ne vaut-il pas mieux se régler, car en somme tous ces désirs insensés portent avec eux leur punition.

CHOSSES ET AUTRES

—Le montant de la propriété détruite aux Etats-Unis en 1884 a été de \$125,000,000.

—Dans le canton de Chatham, Ont., on a découvert, dit-on, une mine d'or de grande richesse.

—En 1894, le feu a causé en Canada des dommages pour \$5,233,200, et les compagnies d'assurance ont payé \$3,358,000.

—Le maire Strong, de New-York, veut faire ouvrir les buvettes le dimanche, de 2 à 11 heures p. m.

—Le premier "cent" américain a été frappé et mis en circulation il y a 101 ans, en 1793.

—Les meilleurs bouchons viennent de l'Algérie. Dans ce pays il y a 2,500,000 acres de forêt de liège.

Horoscope.—Ceux qui naissent dans le mois de Février sont probes, constants, discrets entrepreneurs et passionnés pour les grandes affaires, dans lesquelles ils réussissent généralement.

Température du mois de février.—Du 1er au 9, ce mois nous donnera quelques belles journées en commençant; du 9 au 16, nous avons la certitude d'un changement de température, le ciel restera couvert, et le vent de l'ouest nous donnera de la neige;—du 16 au 21 la neige et poudrière causeront une tempête qui empêchera les communications en différents endroits;—du 21 au 4 mars, la température sera encore rude, mais ensuite elle s'améliorera.

—Lincoln J. Carter, qui a fait des comédies fabuleuses dans les mélodrames scéniques s'est surpassé en fait de merveilles mécaniques dans une nouvelle pièce portant le titre suggestif de *The Torando* qui se joue au théâtre Royal cette semaine. Cette pièce est pleine de situations étonnantes. Parmi les principales, on voit le naufrage d'un navire, une collision en pleine mer, un incendie et finalement un cyclone qui est aussi naturel que ça puisse l'être. La troupe est une des meilleures que l'on ait encore vues et la pièce sera montée d'une manière très élaborée. Il faut deux chars seulement pour contenir les décors scéniques.

—La *Quinzaine*. Sommaire du 1er janvier: Lettres inédites, Maurice de Guérin; La bonne de Vaux et Lamennais, P. B. des Valades; Armand de Châteaubriand, comte de Contades; Taureaux et toréadors, E. Beurlier; Bêtes et gens de lettres, George Despois; Fable, M. Villefranche; La question malgache, chevalier Mac-Sweeney; Lettres d'Allemagne et de Grèce; Bibliographie. Impressions d'automne, morceau de piano, Louis Vierne, 1er prix du Conservatoire; Chanson, mélodie pour soprano ou ténor, paroles de Louis Roche, musique d'Henry Eymien. Un numéro est expédié franco à toute personne qui en fait la demande.

Abonnement: Un an, 24 fr.; Six mois, 14 fr.; Trois mois, 8 fr. Etranger, union postale, un an, 28 fr.; six mois, 16 fr.; trois mois, 9 fr. Abonnement spécial d'un an pour le clergé, l'Université et les instituts catholiques: 20 fr. Bureau, 62, rue de Miromesnil, Paris, France.

JEUX ET RECREATIONS

DEVINETTE JEU DE MOTS

Nul ne XXXXX que XXX XX secours de la voix et de la parole.

ENIGME

Sans consumer les cœurs nous les pouvons brûler, Nous sommes les flambeaux et les miroirs [des âmes], Dont les vifs sentiments s'expriment par [nos flammes], Et dans notre silence on nous entend parler.

CHARADE

Dans mon Premier tout rempli de verdure Nous cheminons, folâtres amoureux, Et j'admire sa puissante stature, Sa gorge altière et ses reins vigoureux. Trois fois, hélas! lorsque je fus à même De contrôler ses séduisants appâts Je ne trouvais que mon simple Deuxième... Et mon amour, lors, n'y résista pas.

Certes non moins utile qu'agréable Lorsque l'on sait en user sans excès, Lecteur, mon Tout, si vous en abusez, Produit bientôt son effet déplorable.



La Vigueur des Cheveux d'AYER

Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit:

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent

de tomber. Ça et là une application a depuis conservé ma chevelure en bonne condition." —Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une prompt reprise de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." —Mrs. A. WEBER, Polymnia St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX

d'AYER

Préparée par le Dr. J. C. AYER & Cie., Lowell, Mass., U. S. A.

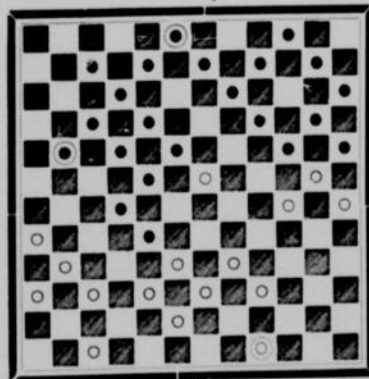
Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 161

Composé par M. P. Duplessis, Williamsville

Noirs—22 pièces



Blancs—16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 159

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	36	30	22
47	41	22	71
33	26	16	34
46	40	71	21
40	16 gagnent.		

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville, Conn.; Nap. Brochu, Lévis; J. H. Desaulniers, Nicolet.

LA SEMAINE OPERA FRANCAIS

REVUE DE LA PRESSE

Nous conseillons fort nos lecteurs qui n'ont pas les moyens de souscrire à un grand nombre de journaux et qui désirent se renseigner sûrement sur les événements politiques et autres du monde entier, de souscrire à la *SEMAINE*, revue hebdomadaire de la presse, qui les mettra impartialement au courant de tout ce qui se passe par l'univers. *LA SEMAINE* est une revue de 16 pages à deux colonnes, format du *MONDE ILLUSTRE*. Abonnement: un an, \$2; 6 mois, \$1.25; 3 mois, 75c. Numéro spécimen adressé gratis sur demande. Adresse: *La Semaine*, 11 et 13, rue Buade, Québec.



PANACEE DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles. J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL

ACADÉMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUÏSEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications; hebdomadaire, 32 pages, belles illustrations; abonnement: \$6.40 par an, 9, rue François 1er, Paris, France.

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 28 janvier.

Lundi, **Les Trois Chapeaux**, comédie en 3 actes et un monologue par M. Debrigny. Prix des matinées.

Mardi (soirée de gala), **Rip-Rip**, le gai et amusant opéra de Planquette. Bénéfice de M. Fétis. Interimédia par Mmes Bouit, Degoyon, Miller et M. Fétis.

Mercredi (matinée spéciale), **Si j'étais Roi**, opéra en 3 actes d'Adam, avec deux premières chanteuses. Prix des soirées.

Mercredi soir, **Le Procès Veauradieux**, comédie en 3 actes. Prix des matinées.

Jeudi (soirée de gala) et samedi, une opérlette en un acte et **Les Crochets du père Martin**, drame en 3 actes.

Vendredi, **Rip-Rip**, opéra en 3 actes, Mlle Degoyon.

Samedi en matinée, **Le Petit Duc**, Mme Bouit.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité, Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets fais sur commande.

1911 Ste-Catherine

TÉLÉPHONE BELL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIN-GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Harl, gérant.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité: Réparations d'instruments en cuivre et bois, Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD

MONTRÉAL

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Jacques.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
EPARGNEZ DE
10 A 75 P.C.
SUR VOS ACHATS

3,000 verges de nouvelles étoffes importées, toutes les dernières nouveautés à Moitié Prix.

2,000 verges de tweeds à robes, prix régulier, \$1.50 ; notre prix de vente, 75c la verge, moins 10 p. c. d'escompte, 67¹/₂ net.

Soies chinoises fleuries, réduites à 25c, moins 10 p. c. d'escompte.

1,000 vgs de belles soies chinoises, couleurs assorties, à 20 p. c. d'escompte.

Demandez nos toiles à 50 p. c. d'escompte.

Demandez nos toiles damassées à 33¹/₂ p. c. d'escompte.

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TELEPHONE 7283

The
ARMSTRONG
Overhauling Co.
714 St-James St.
MONTREAL

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

LA FAMILLE
PARIS, Rue de la Paix
ABONNEMENT Au No. 2 Paris

CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.
COLLABORATEURS CELEBRES
ŒUVRES INÉDITES
MODES M^{me} Aline VERNON
ABONNEMENT D'ESSAI
Cinquante centimes pour Deux mois

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... 2,300,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
N 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 17 Janvier 1895

38,703

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, mori himanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARE PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

EDMOND J. MASSICOTTE
PORTRAITISTE
ET DESSINATEUR
EN TOUS GENRES
3109 NOTRE-DAME
STE CATHERINE
MONTREAL



PLUS DE CHEVEUX GRIS
AVEC L'USAGE DU
“ LUBY ”

LE LUBY n'est pas une teinture mais restitue la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égal pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

A. DANNAIS, L. C. D.
CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patron, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new inventions, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY